

« roi, donnez-nous un parlement, faites-nous voter, faites-nous voter, faites voter le suffrage universel, et sur-le-champ ou peu à peu tout s'arrangera au mieux, ce sera un vrai millénium. » Telle est leur manière à eux d'envisager les choses ; telle n'est nullement, hélas ! ma manière à moi de les envisager. Si j'eusse pensé de la sorte, j'aurais eu le bonheur de garder silence ; rien ne m'eût obligé à parler. C'est parce que le contraire même de tout cela est profondément évident pour moi, et me semble oublié par des milliers de mes contemporains, que j'ai dû entreprendre de leur adresser un mot ; oui, le contraire même de tout cela, et plus j'y regarde à fond, plus l'état d'esprit qui a pu engendrer tout cela me paraît désolant, odieux et désespérant. Examiner cette recette parlementaire, voir jusqu'à quel point un parlement est propre à gouverner toutes les nations, que dis-je ? à gouverner seulement l'Angleterre, qui depuis tant de temps est rompue à cette routine, c'est là une enquête alarmante à laquelle sont conviés tous les penseurs sincères et tous les bons citoyens qui ont le don d'entendre les petites voix secrètes et les éternels commandemens à travers les clameurs temporaires et les assourdissantes proclamations... Si un parlement avec des suffrages universels ou tout autre espèce imaginable de suffrages est, en effet, la bonne méthode, mettons-nous à l'œuvre, et ne nous accordons nul répit jusqu'à ce nous ayons découvert le genre de suffrages qui convient ; mais il serait possible qu'un parlement ne fût pas la bonne méthode, il se pourrait que, de par les idées invétérées du peuple anglais, cette méthode-là fût bien la véritable, et que, de par les lois éternelles de la nature, elle ne fût pas la véritable, qu'elle ne la fût pas tout entière, qu'elle ne la fût pas du tout, à la prendre pour la méthode tout entière. Si, par hasard, un parlement avec n'importe quel genre d'élections n'était pas la méthode décrétée par cette dernière autorité, alors prenons-y garde : il serait urgent pour nous de nous en apercevoir et de changer de voie, car, nous pouvons en être assurés d'avance, nous aurions beau être unanimes à vouloir poursuivre notre route : chaque pas que nous y ferions serait, en vertu des lois éternelles des choses, un pas de fait, non dans la direction du progrès, mais précisément dans le sens inverse... Unanimes ! Il s'agit bien d'unanimité. Le plus admirable système électoral ne fera pas doubler le cap Horn à votre vaisseau. L'équipage peut voter ceci ou cela, sur le pont et dans l'entrepont, de la façon la plus harmonieuse et la plus adorablement constitutionnelle ; le vaisseau trouvera sur la route des conditions déjà votées et fixées avec la rigidité de l'airain par les éléments, les antiques puissances, qui s'inquiètent fort peu de ce qu'il vous plaît de voter. Si, en votant ou sans voter, vous avez reconnu ces conditions et vous y conformer vaillamment, vous doublez le cap Horn ; sinon les vents butors se chargeront de vous repousser et de vous repousser encore ; les glaces inexorables, comme de muets conseillers privés, viendront, de la part du chaos, vous arrêter de leurs terribles et chaotiques réprimandes ; à demi gelés, vous serez jetés sur les rochers patagoniens, ou bien, en manière de conseil, vos conseillers de glace vous briseront comme verre pour vous envoyer droit chez les requins (1), et jamais vous ne doublerez le cap Horn. De l'humanité à bord du vaisseau !

oh ! sans doute, cela peut-être fort agréable pour l'équipage et pour son faux-semblant de capitaine, s'il en a un ; mais si la ligne qu'il suit le mène dans le ventre de l'abîme, cela ne lui sera pas de grand profit. En conséquence, les vaisseaux ne font pas usage de scrutin, ni d'urnes d'aucune sorte, et ils rejettent les capitaines de l'espèce faux-semblant. Des fantômes de capitaine et des votes unanimes, c'est là pourtant la loi et les prophètes par le temps qui court ! »

Voilà enfin une voix virile qui ne parle pas pour courtiser son auditoire en débitant des lieux communs. Dans ses paroles, il peut y avoir du trop et du trop peu. N'importe, elles expriment bien l'intense conviction que le véritable souverain n'est ni le peuple, ni le roi, ni l'aristocratie, mais Dieu lui-même, ou, si l'on veut, la nécessité providentielle, l'ensemble des besoins et des forces naturelles, des aptitudes et des impuissances qui déterminent le possible et l'impossible. Cette vérité-là, et c'en est une, M. Carlyle a droit de dire qu'elle est profondément oubliée, et nous-même, pour le traiter comme il mérite, il faut tout d'abord nous incliner devant lui comme devant un homme qui a eu le don de sentir ce que bien d'autres avaient senti, et de le crier haut et fort, tandis que nul n'y songeait. Un jour, un théoricien s'est écrié : « Dieu ne sait pas ce qu'il fait, et il est grand temps que l'homme se charge de sauver malgré lui l'humanité. » Il a scandalisé beaucoup de personnes, et cependant ce qu'il annonçait, tous les échos s'étaient enroués à le répéter. Que faisons-nous, en effet, depuis tantôt deux siècles ? Nous nous indignons sans répit de ce que le monde ne veut pas se conformer à notre idéal ; nous discourons sur les principes et sur les droits. Chacun commence par décider que le droit de vouloir doit être de ce côté-ci, et non de celui-là, et sa décision prise, il ne s'occupe plus qu'à organiser sur le papier des humanités en harmonie avec son rêve, des pouvoirs suivant sa théorie du droit, des mécaniques et des machines sociales qui fonctionnent selon ses principes. Dieu sait combien d'activités se sont ainsi dépensées à faire cadrer les mille pièces d'une espèce de casse-tête chinois ! et il ne semble pas qu'il soit venu à l'esprit de personne de se dire une seule fois : C'est fort bien ; mais, avant d'examiner comment les sociétés doivent être pour marcher à notre guise, il ne serait pas mauvais peut-être d'examiner jusqu'à quel point elles peuvent marcher au gré de telles ou telles volontés humaines. Nullement ; tous raisonnent comme si l'unique difficulté était de trouver une solution (pour employer le mot du jour), en d'autres termes, de savoir à qui il peut nous plaire d'accorder le gouvernement absolu de l'univers.—Vouloir, c'est pouvoir, dit l'un ;—ce sont les idées qui mènent le monde, dit l'autre ;—les principes quand même ! répètent les uns et les autres,—et, après avoir posé leur *ultimatum* à la réalité, ils le divinisent sous le nom d'éternelle justice. Pour eux, l'unique morale est de vouloir quand même ce qui leur paraît bon et désirable, ce qui leur convient ; pour eux, le plus saint des devoirs est de proclamer illégitime *a priori* et de combattre à outrance tout ce qui s'écarte du programme de leurs désirs.

J. MILSAND.

(A Continuer.)

(1) Chez « Davy Jones, » dans le « coffre de Davy Jones, » expression populaire des matelots américains. Davy Jones était un pirate fameux qui n'épargnait personne.